

« L'insécurité, le mal absolu »

*Jamais l'homme occidental n'a nourri autant d'angoisses, ni vécu aussi longtemps.
Un paradoxe décrypté par Jacques-Alain Miller.*

Propos recueillis par Christophe Labbé et Olivia Recasens

Le Point : Pourquoi, dans nos sociétés occidentales, la peur semble-t-elle progresser plus qu'ailleurs ?

Jacques-Alain Miller : Parce que ce sont les plus « technicisées ». Le sociologue Ulrich Beck l'a montré, la technique donne naissance à une « société du risque » : quand vous vous déplacez à cheval, tout dépend de votre habileté à vous, et de votre connaissance de la bête en question ; quand vous prenez l'avion, votre sécurité est hors de vous, car votre vie dépend d'un réseau de systèmes complexes, auxquels vous devez vous fier a priori. Mais la société du risque devient une société de la peur dès que la science cesse d'inspirer confiance. C'est le cas aujourd'hui : chacun est intimement persuadé que le grand « sujet supposé savoir » ne sait pas tout, qu'il est troué comme un gruyère, et qu'il avance et produit à l'aveugle.

Nos sociétés n'acceptent le risque qu'à condition de le quantifier...

En effet. Le sujet supposé savoir est maintenant mis au défi de prévoir l'avenir. Demain, vos maladies, on n'en fera plus seulement le diagnostic, on vous les prédira à partir du décryptage de votre génome. D'où l'émergence de nouvelles peurs, inédites, purs produits du calcul statistique.

Notre santé, et en particulier notre alimentation, nous préoccupe le plus. Comment expliquez-vous cette peur ?

C'est ce qui résulte de la « mise en sécurité » comme attitude fondamentale de l'homme contemporain. Chacun est à lui-même son bien le plus précieux. Chacun se rapporte à soi-même comme à un objet, à un avoir, non à un être. L'impasse, c'est que la santé est parfaitement aléatoire. Il n'y a pas de science de la santé, disait Canguilhem, l'épistémologue de la biologie. La santé, c'est un mythe.

On parle d'individus peureux. Peut-on aussi parler de sociétés peureuses ?

La peur est la passion des sociétés marchandes. Il y a des sociétés où l'on tue ou se tue pour un rien, où la vie compte peu au regard de la vengeance, où domine le mépris de la mort. Une fois que le commerce a effacé le sens du sacré et le point d'honneur, quel est le seul souverain bien qui vous reste ? C'est le bien-être. Ce qui domine, c'est désormais le désir de chacun de se mettre à l'abri, en sécurité. L'insécurité devient le mal absolu. Le culte du bonheur engendre le règne de la peur. On ne comprend plus la mort, on récuse même le vieillissement, on rêve de faire descendre l'éternité sur terre, et au profit de l'individu.

L'homme joue-t-il à se faire peur ?

Oui, ce carnaval des peurs a certainement une dimension ludique : une peur en chasse une autre, il y a des peurs à la mode, on invente des peurs, le public demande de la peur. Mais ce qui n'est pas un jeu, c'est, en deçà de ces peurs multiformes et toujours renaissantes, ce qu'elles expriment et camouflent à la fois : une angoisse sociale diffuse et dont l'objet est voilé.

Et d'où provient cette angoisse ?

De la technicisation généralisée de l'existence. Elle pollue désormais les sources mêmes de la vie, elle est en passe de remanier la nature de l'espèce. On soupçonne que l'avancée irrésistible de la science est à son insu au service de la pulsion de mort. La peur de la bombe atomique n'est plus ce qu'elle était, mais la dernière en date de nos peurs médiatiques est plus subtile, s'insinue au plus intime : récession alarmante de la production spermatique, croissance indue des cancers du testicule et des malformations masculines. Eh bien, le voilà, l'objet caché de l'angoisse. SOS phallus !